

il futuro imperatore si salvò grazie all'intervento di un gruppo di liberti e di *clientes* dei Flavi.

In conclusione, dunque, anche se suscettibile di completamenti ed approfondimenti in merito ad alcune questioni sulle quali l'A. non ha voluto soffermarsi troppo (certamente per conservare il carattere di sintesi che il volume presenta), l'opera della Sordi si raccomanda come guida ragionata e stimolante per riconsiderare con attenzione e costante senso critico i primi tre secoli di vita della Chiesa. Ma soprattutto lo studio della Sordi merita una segnalazione perché libera la prospettiva storica da tutta una serie di pregiudizi di vecchia data, che hanno finito, col tempo, per passare inavvertiti, risultando spesso, proprio per questo, gravemente fuorvianti.

ALBERTO BARZANÒ

G. ZECCHINI, *Aezio: l'ultima difesa dell'occidente romano*, L'Erma di Bretschneider, Roma 1983. Un volume di pp. 330.

Le livre de Z. s'ouvre par deux chapitres introductifs, l'un bref (pp. 7-18) consacré à un «état de la question», l'autre beaucoup plus long (pp. 19-100) où sont examinées en détail les multiples sources disponibles pour l'histoire d'Aétius. L'exposé peut ensuite être subdivisé en trois parties, la première et la dernière chronologiques, la deuxième systématique. Les chapitres 3-6 (pp. 101-165) sont consacrés à la situation générale de l'Empire de la mort de Stilicon (408) à la restauration de Costance III, à la jeunesse d'Aétius et à l'ascension de celui-ci vers le pouvoir. La partie centrale, formée des chapitres 7-10 (pp. 167-256), examine les divers aspects de la politique d'Aétius: face aux Vandales, dans les secteurs périphériques de l'Espagne, de la Bretagne et du Norique, enfin dans les régions centrales, la Gaule, puis l'Italie. L'ouvrage se conclut par deux chapitres concernant la campagne contre Attila (pp. 257-278) puis la fin d'Aétius (pp. 279-284; ce dernier chapitre comporte aussi un résumé des principales conclusions de l'auteur, pp. 285-289), et contient en outre deux appendices (date du *Panegyrique* 1 de Mérobaude, note sur la *coniuratio Marcelliana*), une bibliographie de onze pages, et deux index (auteurs anciens et modernes).

Voici très brièvement quelques-unes des principales conclusions de Z. d'après la synthèse qu'il fournit lui-même dans son *Epilogo*: Aétius a été formé dans un milieu qui s'inspirait des principes politiques de Stilicon, modérément favorable aux Barbares et hostile au gouvernement de Costanti-

nople; dans les secteurs périphériques, Aétius s'est efforcé de maintenir un maximum d'ordre par la diplomatie et une politique de traités; l'activité d'Aétius peut se diviser en deux périodes principales, l'une gauloise et militaire avant 439, l'autre italienne et civile après cette année; les liens d'Aétius avec certain milieu et certains individus permettent de mieux comprendre sa politique; Aétius n'a pas été un défenseur unilatéral des intérêts économiques de l'aristocratie, et sa mort s'explique surtout par des motifs dynastiques (son désir d'unir son fils à la fille de Valentinien III); Aétius s'est appuyé sur l'Eglise orthodoxe et a collaboré étroitement avec le pape Léon le Grand; d'abord très lié avec les Huns, il s'en est progressivement détaché à partir de 439. Z. considère son héros comme un conservateur modéré, imbu des idéaux de la grandeur et de la mission de Rome, fidèle par principe — comme Stilicon — à la dynastie théodosienne, qui s'est efforcé avec le peu de moyens disponibles de mener une politique réaliste et qui est parvenu d'une part à retarder de trente ans l'écroulement de l'Empire d'Occident, d'autre part à favoriser le développement d'un processus d'assimilation entre Romains et Barbares.

La monographie de Z., portée par une sympathie active — mais qui évite cependant les enthousiasmes excessifs — envers son héros, est une tentative honnête et sérieuse de fournir une image fondée et globale d'Aétius. Les sources, la bibliographie moderne, la prosopographie sont systématiquement exploitées et le plus souvent minutieusement discutées dans un appareil de notes développé. La tâche était assez ingrate du fait que, pour la période étudiée, on ne dispose pas d'un grand historien susceptible d'être érigé en interlocuteur privilégié par le savant moderne. Celui-ci en est réduit à utiliser soit des sources orientales qui ne parlent qu'occasionnellement de l'Occident, soit des sources occidentales qu'il faut bien qualifier de second ordre: sèches chroniques fournissant une information atomisée, panégyriques, vies de saints, etc. Il est donc impossible d'étudier Aétius sans affronter à chaque pas les difficultés qui naissent d'une information disparate et lacunaire, et le lecteur aurait mauvaise grâce de reprocher à Z. d'écrire un livre essentiellement consacré à souper des *minuta* et *minutissima*: il y a là une nécessité qui résulte du choix même du thème.

Cette caractéristique du livre de Z. entraîne deux conséquences: la première concerne l'auteur du compte rendu, amené à porter un jugement sur un ouvrage dont les conclusions résultent d'une infinité de discussions de détail qu'il est évidemment impossible de reprendre ici; disons simplement sur ce point que ces discussions sont menées avec bon sens et rigueur, ce qui ne signifie évidemment pas

qu'elles emporteront toujours l'adhésion de ceux qui se sont penchés longuement sur tel ou tel problème particulier. L'autre en revanche concerne le choix par l'auteur d'un mode d'exposé adapté à une matière si particulière, et je ne suis pas sûr que Z. ait adopté là le parti le plus heureux. Malgré le souci visible qu'il a de rappeler au lecteur les axes principaux de son analyse, son discours manque souvent de relief et se perd trop dans les argumentations de détail. Je ne lui reprocherai certes pas de n'avoir pas cherché à animer son récit par des procédés de dramatisation ou le recours à des interprétations psychologiques, car, étant donné les sources dont nous disposons, le personnage d'Aëtius reste forcément assez statique et abstrait. Mais je me demande si un exposé plus ramassé, synthétique et apodictique n'aurait pas été préférable, quitte à discuter à part, en note ou en appendice, un choix de questions de détail. Et je parle ici à dessein de choix, car Z. n'évite pas le piège — où il n'est pas le seul à tomber — de vouloir tout dire. L'appareil érudit aurait pu être allégé sans nuire à l'ensemble, et faire ainsi place à une série de développements techniques qui auraient aéré l'exposé principal.

La partie où ce défaut est le plus sensible est l'interminable chapitre consacré aux sources, certes non pas superflu, mais beaucoup trop étendu. Le livre de G. Bowersock sur l'empereur Julien a 130 pages, et contient un chapitre de 11 pages sur les sources; chez Z., nous avons 330 pages, dont 82 pour les sources! Et quand on pénètre dans ce labyrinthe, on y voit tellement d'arbres qu'on en perd de vue la forêt. Par exemple, la p. 64 contient un développement sur Rutilius Namatianus et Macrobe, opposés à Olympiodore et à Zosime (de manière d'ailleurs inexacte), qui est parfaitement inutile pour le dessein général de Z. A cette même page, une note sur Rutilius cite, si je ne me trompe, pas moins de huit titres sur ce poète, tous pieusement repris dans la bibliographie générale, et tous sans le moindre rapport avec le propos de Z; la même chose peut être dite des autres notes de cette même page. En ce qui concerne les auteurs dont Z. devait nécessairement parler dans ce chapitre, il répète inutilement une foule de données générales qu'on trouve dans n'importe quel manuel. Bref, ce chapitre aurait pu être raccourci de plus de moitié sans nuire en rien au livre, bien au contraire. Toujours à propos de ce problème de sources, il me paraît du reste en partie illusoire de vouloir systématiquement classer les textes selon qu'ils sont favorables ou hostiles à Aëtius. A côté d'une série de témoins dont les sympathies ou les antipathies envers le patrice sont évidentes, il y en a beaucoup d'autres dont les affirmations ne sont pas nécessairement le plus souvent inspirées par de tels sentiments. Les impré-

cisions ne manquent du reste pas: Olympiodore n'est pas le continuateur d'Eunape (p. 20), la définition des prises de position d'Olympiodore et de Zosime envers les protagonistes des événements de 408-410 ne tient pas assez compte des conditions de transmission très particulières de ces textes (pp. 22-23), le héros de l'anecdote racontée par Procope sur l'attitude d'Honorius lors de la prise de Rome est un coq, et non une poule (p. 31).

Ces réserves faites, je pense que l'ouvrage de Z. apporte une interprétation globale nouvelle des années 420-450 et propose une explication cohérente de la politique d'Aëtius dont il faudra désormais tenir compte. On regrettera seulement qu'il ne conjugue pas mieux l'équilibre dans les jugements et la solidité méthodologique avec l'économie des moyens et l'élégance de l'exposé.

FRANÇOIS PASCHOUD

S. Rizzo, *La tradizione manoscritta della 'Pro Cluentio' di Cicerone*, «Pubblicazioni dell'Istituto di Filologia classica e medievale dell'Univ. di Genova», 57, Genova 1979. Un volume di pp. 140.

S. Rizzo, *Catalogo dei codici della 'Pro Cluentio' ciceroniana*, «Pubblicazioni dell'Ist. di Filol. class. e med. dell'Univ. di Genova», 75, Genova 1983. Un volume di pp. 219.

Molto spesso l'edizione di un testo classico suscita due impressioni ugualmente negative: una lunga carrellata di sigle, di testimoni anonimi, senza volto e senza storia, e, insieme, la stanca ripetizione, senza vistose novità, di schemi stemmatici ed editoriali tradizionali. Anche per questo motivo riesce tanto più gradito il lavoro preparatorio alla pubblicazione della *Pro Cluentio* ciceroniana apprestato da Silvia Rizzo, in due volumi, separati ma complementari, l'uno sintetico — visione d'insieme sulla tradizione manoscritta — l'altro analitico — catalogo dei codici. Qui le novità sono molte e la mappa della diffusione del testo segna strade precise e riferimenti concreti.

Già studi precedenti avevano indicato le linee maestre. Giuseppe Billanovich ha dimostrato come la *Pro Cluentio* sia stata rimessa in circolazione dopo secoli di oblio nel 1355 da parte del Boccaccio, con la riscoperta, a Montecassino, dell'attuale Laur. 51, 10 del sec. XI (M) — con *Pro Cluentio*, *De lingua latina* di Varrone e *Ad Herennium* —, e come il codice sia stato passato in copia all'amico Petrarca, che inserì la *Pro Cluentio* in una raccolta di orazioni ciceroniane corredata di preziosi interventi correttori congetturali, diffusisi poi in altri